

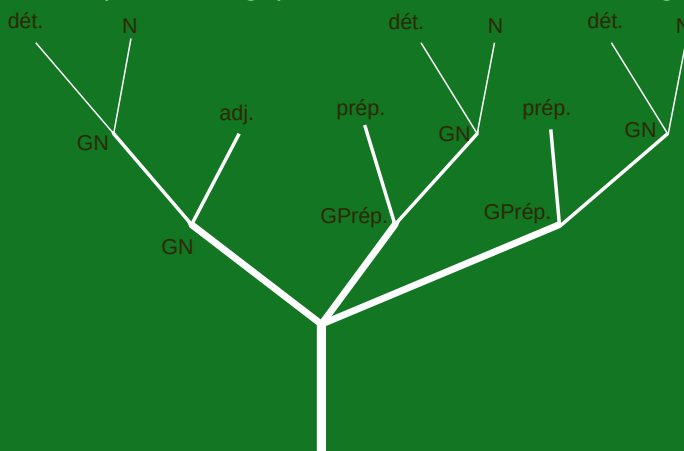
Colloque
international

Vitalismes Linguistiques

16-17
Novembre
2023

Programme :
vitaling.sciencesconf.org

La métaphore biologique dans les discours sur les langues



Université de Tours
Site Tanneurs
Salle 127

Lien visio :
<https://tinyurl.com/vitaling>



PROGRAMME

Jeudi 16/11

9h : accueil

9h30-10h30 : conférence : Marinette Matthey (UGA, LIDILEM) : *Les métaphores naturalistes dans les discours de sauvegarde des langues*

(pause)

Session 1 : usages politiques de la métaphore biologique

- 10h45-11h20 : Naoko Hosokawa, Univ. de Tokyo : *Au-delà de la distinction entre espèces "indigènes" et espèces "envahissantes"*

- 11h20-11h55 : Kahina Ould Fella, Univ. M. Mammeri, Tizi Ouzou : *Autour de la revitalisation des variétés berbères en Algérie : Analyse de quelques stratégies argumentatives dans le discours épilinguistique des acteurs glottopolitiques*

- 11h55-12h30 : Catherine Roth, UHA, CRESAT : *Botanisation des identités, lignification de la langue : la naturalisation des nations par le végétal*

PAUSE DÉJEUNER

14h-15h : Conférence : Carita Klippi, Univ. Tampere, HTL : *Transfert épistémique. Le réseau de métaphores biologiques dans la linguistique française à la charnière des XIX^e et XX^e siècles*

(pause)

Session 2 : la métaphore biologique dans les modèles explicatifs en linguistique (1)

- 15h15-15h50 : Valentina Bisconti, UPJV, CERCLL/HTL : *Penser la diachronie des langues à travers l'humain : le cas de la sémantique de la fin du XIX^e siècle.*

- 15h50-16h25 : O.S. Candau, Univ. Antilles, CRREF : *Créologénèse et métaphore de l'évolution. L'exemple de Salikoko Mufwene*

(pause)

Session 3 : la métaphore biologique dans les modèles explicatifs en linguistique (2)

- 16h40-17h15 : Jacques François, Univ. de Caen : *La place décentrée de la parole humaine dans la biosémiotique contemporaine (Sebeok)*

- 17h15-17h50 : Serhii Wakulenko, Société Historico-Philologique de Kharkiv : *Le rejet de la métaphore organiciste, à quoi aboutit-il ? L'expérience d'Esaias Tegnér le jeune (1843–1928) et sa continuation dans la pratique définitoire postérieure*

Vendredi 17/11

9h- 10h : Conférence : LTTR 13, Univ. Liège : *Imaginaires cycliques et croisés : à quoi s'oppose le vitalisme ?*

(pause)

Session 4 : vie biologique et vie vécue

- 10h15-10h50 : Isabelle Pierozak, Univ. Tours, Dynadiv : *Figures vitalistes et imaginaires en matière de langues et de leurs approches. Une vivacité à interroger.*

- 10h50-11h25 : Marie Pierrat, Univ. de Caen : « *Le langage s'accomplit à travers les hommes comme pousse une plante.* » *Le langage dans l'œuvre de Mikel Dufrenne : un vitalisme poétique.*

(pause)

Session 5 : écologie et évolution en didactique des langues

- 11h40-12h15 : Véronique Castellotti, Marc Debono, Emmanuelle Huver, Univ. Tours, Dynadiv : *Parallèles et métaphores écologiques en DDL : quels imaginaires ?*

- 12h15-12h50 : Daria Zalesskaya, UNIL : *L'enseignement du russe en France à travers des métaphores biologiques (première moitié du XX^{ème} siècle)*

PAUSE DÉJEUNER

14h15- 15h15 : Conférence: Jean-Léo Léonard, UPVM, Dipralang : *Métaphores et apories en dialectologie gallo-romane et éloge de la rêverie en épistémologie.*

(pause)

Session 6 : avatars de la biologisation

- 15h30-16h05 : Philippe Planchon, Univ. Tours, LLL : *Comment penser le "naturel" des langues naturelles au prisme de la caractérisation des langues artificielles ?*

- 16h05-16h40 : Malo Morvan, Univ. Tours, Dynadiv : *Les discours sur les filiations et la famille de la langue bretonne : une généalogie de la généalogie*

- 16h40-17h15 : Sophie Jollin-Bertocchi, Univ. Versailles Saint-Quentin, CHCSC : *Rémanence et figement de la métaphore biologique au XXe siècle : approche comparative du discours linguistique et de la critique littéraire*

17h15 : clôture

Les métaphores naturalistes dans les discours de sauvegarde des langues

Marinette Matthey, LIDILEM, UGA & GPSR, UNINE

Lakoff et Johnson (1985) accordent aux métaphores un rôle central dans la cognition humaine ordinaire. Ils soutiennent l'idée que les concepts et les catégories qui nous permettent d'organiser le monde reposent sur des rapports analogiques (métaphoriques) et de contiguïté (métonymiques) entre les objets du monde (ou référents).

Cet ancrage métaphorique des concepts est cependant vu comme le principal obstacle épistémologique pour la compréhension scientifique, pour la quête du « vrai ». Bachelard (1980 : 38) n'assène-t-il pas : « Une science qui accepte les images est, plus que tout autre, victime des métaphores. Aussi l'esprit scientifique doit-il sans cesse lutter contre les images, contre les analogies, contre les métaphores ».

Ainsi, quand on utilise l'expression « mort des langues », on tomberait, selon Bachelard, dans un piège figuratif typique du langage quotidien qui nous éloigne de l'abstraction (le seul type de connaissance qui semble vraiment compter comme « science » pour Bachelard), et donc de la possibilité de s'approcher de la « vérité » de l'évolution et du changement linguistique.

Je commencerai par m'interroger sur les notions mêmes de métaphore, métonymie, analogie et comparaison naturalistes, en donnant quelques exemples glanés dans des textes de linguistes du XXe siècle. Ensuite, je resserrerai mon analyse sur la métaphore du cycle de la vie, qui nous entraîne à parler des langues comme des organismes vivants — *vie du langage ; mort des langues* — (Rees & Serça 2021), sans forcément être dupe de ce langage métaphorique.

Je proposerai ensuite une comparaison entre les discours de la fin du XIX^e sur la sauvegarde des patois, en examinant notamment les métaphores de Louis Gauchat (Chambers, Cummins & Tennant 2008 pour une présentation de ce dialectologue considéré comme le patriarche de la linguistique variationniste) et les discours actuels sur la mort des langues, dans la perspective bioculturelle représentée par la linguiste, biologiste et anthropologue Luisa Maffi, directrice de l'ONG Terralingua.

Si, dans les discours anciens, les analogies et les métaphores naturalistes se donnent clairement à voir comme telles, on se demandera ce qu'il en est dans les discours actuels qui appellent à la protection de la diversité biolinguistique.

Références

- BACHELARD, Gaston, 1980 (1938), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin
- CHAMBERS, Jack K., CUMMINS, Sarah, TENNANT, Jeff, 2008, « Louis Gauchat (1866-1942), Patriarch of Variationist Linguistics », *Historiographia Linguistica* 35, 213-274
- LAKOFF, Georges, JOHNSON, Mark, 1981, *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit (traduit de l'américain par Michel de Fornel en collaboration avec Jean-Jacques Lecercle).
- MAFFI Luisa, 2002, Langues menacées, savoirs en péril, *Revue internationale des sciences sociales* 2002/3 (No 173), 425-433, DOI 10.3917/riss.173.0425
- REES , Agnès & SERÇA Isabelle, 2021, La langue, organisme vivant. *Littératures* 85/2021, Presse universitaires du midi.

Naoko Hosokawa, Univ. de Tokyo, Japon

Au-delà de la distinction entre espèces "indigènes" et espèces "envahissantes"

Cette communication examine le mythe et la réalité du rôle des mots empruntés à l'étranger dans la langue, en établissant une analogie avec les discussions sur les espèces dites invasive dans l'environnement naturel. L'utilisation de mots empruntés a souvent fait l'objet de controverses dans de nombreux pays. Certains estiment qu'il s'agit d'un signe d'invasion linguistique qui entraîne la corruption de la langue destinataire, tandis que d'autres affirment qu'il s'agit d'une source d'enrichissement, qui ajoute de nouveaux termes et de nouvelles significations au système de vocabulaire existant. De même, dans les débats sur l'environnement, les espèces exotiques nouvellement introduites sont généralement considérées comme envahissantes et destructrices de l'écosystème indigène. En 2015, le journaliste environnemental Fred Pearce a suggéré dans son livre intitulé *The New Wild : Why Invasive Species Will Be Nature's Salvation* que les espèces exotiques n'étaient en fait pas toujours nuisibles à l'écosystème indigène ; au contraire, elles peuvent renforcer la structure écologique. En présentant divers exemples de plantes et d'animaux dans différentes parties du monde, il affirme que l'extinction des espèces indigènes ne s'explique pas par l'arrivée d'espèces exotiques, mais par d'autres facteurs tels que les changements dans l'environnement naturel, et conclut que les espèces exotiques font partie de l'histoire de l'évolution de l'écosystème et devraient donc être considérées comme le "nouveau sauvage". Inspirée par les travaux de Pearce, cette communication examine les arguments relatifs au rôle des espèces exotiques afin de déterminer dans quelle mesure ils sont applicables aux débats linguistiques sur les mots empruntés. À cette fin, l'étude de cas du japonais est utilisée, dans lequel les termes pour les mots empruntés à l'étranger *gairaigo* et le terme pour les espèces exotiques *gairaishu* partagent un morphème *gairai*, qui signifie littéralement "qui vient de l'extérieur". La comparaison entre les situations écologiques et linguistiques présente bien entendu des limites fondamentales. Les mots, en tant que produit humain, interagissent et évoluent d'une manière différente des espèces naturelles, souvent sous la forte influence du pouvoir et de la politique et non sous les lois naturelles. Néanmoins, si l'on examine les discussions linguistiques et écologiques d'un point de vue discursif, on peut mettre en évidence des stratégies similaires. Grâce à la méthodologie de l'analyse critique du discours utilisant des archives de journaux électroniques, cette communication met en évidence la dichotomie présumée entre "natif" et "étranger", ancrée à la fois dans les discours linguistiques et écologiques. Tout comme ce qui est crucial dans les discussions écologiques est de parvenir à un écosystème durable, indépendamment de l'origine géographique de chaque espèce, les débats linguistiques sur les emprunts lexicaux doivent se concentrer sur l'efficacité communicative de chaque élément lexical, indépendamment de son origine étymologique. En fait, toutes les espèces et tous les éléments lexicaux d'origine étrangère ne sont pas considérés comme "étrangers" et discutés comme problématiques. Ainsi, pour comprendre le discours populaire sur les emprunts lexicaux, il est essentiel d'adopter une perspective plus globale. Les débats sur les mots empruntés se fondent non seulement sur l'évaluation linguistique de la communication, mais aussi sur les pratiques sociales visant à établir des frontières entre "nous" et "eux". La communication conclut donc que la perspective "d'invasion" des mots empruntés à l'étranger est en grande partie le résultat de constructions discursives de la peur de "l'inconnu" que l'on retrouve dans un large éventail de discussions impliquant les concepts d'"étranger" et d'"autochtone", telles que le discours nationaliste sur l'immigration.

Kahina Ould Fella, Univ. M. Mammeri, Tizi Ouzou, Algérie

Autour de la revitalisation des variétés berbères en Algérie : Analyse de quelques stratégies argumentatives dans le discours épilinguistique des acteurs glottopolitiques

Si l'on observe les études de sociolinguistique impliquée, il va sans dire que plusieurs paradigmes théoriques ont été construits à partir de l'analyse de ce phénomène des langues minorisées et/ou minorées : la sociolinguistique périphérique (catalano-occitane avec Lafont 1984 ; Boyer 2007, Valverdu, Ninyolos), la glottopolitique (Marcellesi Guespin 1986), la revitalisation linguistique constitue, un modèle théorique qui a émergé dans les pays anglo-saxons popularisé par Fishman 1982, 1991, 1996, 2008, Spolsky 1995 et Costa 2011.

Il existe depuis plus de deux siècles un discours épilinguistique (Canut 1998, 2000) sur la gestion des langues en Algérie, sur le processus de la grammatisation (Aurox 1994 et Amaoui 2017) dont font l'objet certaines variétés berbères, et sur les risques de leur extinction. En réalité, le discours légitimant leur revendication, la demande de leur reconnaissance et de leur développement, met en œuvre un amas de stratégies argumentatives (Breton 2003 ; Charaudeau 2001), les procédés comme l'analogie, la comparaison, la métaphore, orientent leurs positionnements épilinguistiques, c'est ainsi qu'il est nécessaire au préalable de s'interroger sur la nature de ces stratégies argumentatives, sur les contenus représentationnels qu'elles transmettent, diffusent et mettent en circulation.

Nous avons choisi par conséquent de caractériser ces phénomènes épilinguistiques, sous l'angle des acteurs sociaux (Costa 2011), à travers une approche discursive. Les données soumises à l'analyse sont réunies suivant deux techniques : la collecte documentaire et l'entretien semi-directif. Nous nous sommes dans un premier temps, intéressée aux lexicographes à travers l'analyse des préfaces de quelques dictionnaires et dans un deuxième temps, nous avons porté un intérêt particulier aux enseignants, nous les avons interrogés par le biais d'entretiens semi-directifs afin de solliciter leurs représentations linguistiques, et d'explicitier leurs stratégies argumentatives.

Catherine Roth, Université Haute Alsace, CRESAT

Botanisation des identités, lignification de la langue : la naturalisation des nations par le végétal

Les clubs de montagne, lors de leur création à la fin du XIX^e siècle, ont tous une mission implicite de naturalisation des appartenances. Dans les États-nations, ils diffusent l'identité nationale (ainsi le Club Alpin Français) ; dans les régions multiculturelles ou revendiquées par plusieurs États, comme en Catalogne, en Transylvanie ou en Alsace, ils cherchent à ancrer dans le territoire une « identité depuis toujours », quasi naturelle et en conséquence incontestable. Le club alpin est donc un lieu privilégié de vulgarisation de ces métaphores biologiques transformées en impensés. Le cas d'étude est celui des Saxons de Transylvanie, une minorité de Roumanie.

L'arme première de ces associations est plus le stylo que le piolet (Bertho-Lavenir), plus la publication que le sport. Elles éditent notamment un annuaire avec des articles de géologie, zoologie, climatologie, étude de la langue et des contes – en bref, tout le savoir sur la nation.

Dans cette entreprise, la botanique joue un rôle particulier. Par un jeu de métaphores rapidement lexicalisées, elle construit une analogie entre la plante et l'humain, analogie dont le caractère implicite permet précisément qu'elle devienne un allant-de-soi. Les identités s'ancrent alors dans le sol avec de profondes racines. L'efficacité de cette naturalisation de la culture repose sur une préalable culturalisation de la nature, avec par exemple, pour décrire les espèces, des termes comme *l'immigrante* ou la *néophyte*. La notion de « diversité bioculturelle » est en filiation directe et insuffisamment questionnée avec ces analogies oubliées.

Par ailleurs, la multiplicité des phytonymes vernaculaires pour une même plante cède la place, au tournant du XX^e siècle, à un nom unique dans la langue dominante. Le nom choisi parmi les multiples variantes régionales s'adosse à une philosophie qui préside à l'ensemble de la construction nationale : académique et élitiste en France, populaire dans l'Allemagne de Herder, etc. Même les sciences naturelles sont naturalisées, pour invisibiliser l'invention de tradition en un domaine si peu attendu. Le non-dit crée l'oubli.

La langue, enfin, est elle-même naturalisée par la langue de bois de la dictature. Car le national-communisme roumain reprend exactement, en changeant « seulement » la langue, les procédés stylistiques du XIX^e siècle en allemand, pour construire cette fois l'intangibilité de l'identité roumaine par le rapprochement avec la végétation. Associée à la bien nommée langue de bois, ces figures deviennent des caricatures.

Herta Müller, écrivaine de langue allemande en Roumanie, montre l'effet de cette langue lignifiée sur les capacités de penser des enfants socialisés dans un tel étau linguistique. Elle est aussi celle qui dénature la langue de bois en créant une langue multiple, dont la poésie naît de rapprochements saisissants entre des mondes, des idiomes, des fractions de mots collés en néologismes expressifs. Une langue qu'on hésite à dire hybride.

La méthodologie de cette approche communicationnelle des identités est transdisciplinaire. Elle relève des *Kulturwissenschaften*, les sciences de la culture allemandes, et repose sur des entretiens, sur l'étude historique de sources et sur l'analyse du discours. L'implicite est décrypté linguistiquement (Catherine Kerbrat-Orecchioni) et dans son fonctionnement social (Mary Douglas).

*Transfert épistémique.
Le réseau de métaphores biologiques dans la linguistique française
à la charnière des XIX^e et XX^e siècles*

Carita Klippi

Université de Tampere
Laboratoire d'histoire des théories linguistiques
(UMR 7597 CNRS, Université de Paris, Université Sorbonne Nouvelle)

Le transfert épistémique fait référence au processus de diffusion et de dissémination des connaissances d'une discipline à l'autre. S'intéressant à la façon dont un objet de connaissances se modifie dans le processus de transfert, la sociologie de la science a tenu à souligner que le transfert ne concerne pas seulement les savoirs abstraits, mais comprend aussi les moyens et savoirs pratiques (Herfeld et Lisciandra 2019). La circulation des savoirs a lieu dans un marché intellectuel commun et dépend de conjonctures contextuelles. Cela a permis à Rens Bod *et al.* (2019) d'identifier les objets de transfert, toujours dans un langage économique, comme étant des *biens cognitifs*, à savoir, des produits immatériels qui sont consommés et réinvestis au-delà des frontières disciplinaires. Selon ces auteurs, une diversité d'objets d'échange se figurent parmi ces biens cognitifs : vertus, pratiques institutionnels, concepts, formalismes, méthodes, objets matériels et métaphores (Bod *et al.* 2019 : 487).

Le transfert des savoirs biologiques vers d'autres domaines de la connaissance était de règle tout au long du XIX^e siècle dans les disciplines émergentes. La linguistique a fait sien le style épistémologique de l'époque et manipulé des concepts, modèles et métaphores de l'histoire naturelle dans l'objectif de développer sa compréhension de soi comme discipline scientifique (Klippi 2007, 2010). Dans le même temps, il y a eu constamment des tensions entre les interprétations littérale et figurée de la conceptualisation naturaliste (voir Desmet 1996 ; Klippi 2010, 2020).

Contrairement à la rhétorique traditionnelle pour laquelle la métaphore est essentiellement un ornement esthétique, les études modernes de la métaphore ont mis en avant aussi bien son apport heuristique que son rôle créateur dans la théorisation scientifique (Ortony 1996 [1979]). Appliquées à la linguistique, les métaphores biologiques possèdent une fonction créatrice et permettent de révéler d'un objet de connaissance des aspects qui seraient restés latents sans intervention de la métaphore.

Dans cette communication, nous nous proposons de réexaminer le « réseau métaphorique » (Ricoeur 1975 : 306) qui s'est noué autour de la métaphore omniprésente de *la vie du langage* et de demander à notre corpus si *transférer, c'est trahir* non seulement la discipline-source, mais aussi la discipline-cible (voir Séginger 2019). Notre corpus de métaphores biologiques a été repéré dans les textes fondamentaux français qui relèvent de ladite linguistique générale à la charnière entre les XIX^e et XX^e siècles (Bloomfield 1927 ; Auroux 1988 ; Chiss et Puech 1999).

Références

- AUROUX, Sylvain (1988). « La notion de linguistique générale », *Histoire, épistémologie, langage. Antoine Meillet et la linguistique de son temps*, n° 10 (II), 37-56.
- BLOOMFIELD, Leonard (1927). « On the Recent Work in General Linguistics », *Modern Philology*, 25, 211-230.
- BOD, Rens ; VAN DONGEN, Jeroen; TEN HAGEN, Sjang L. ; KARSTENS, Bart ; MOJET, Emma (2019). « The Flow of Cognitive Goods : A Historiographical Framework for the Study of Epistemic Transfer », *Isis*, 110, 3, 483-496.
- CHISS, Jean-Louis et PUECH, Christian (1999). *Le langage et ses disciplines. XIX^e – XX^e siècles*. Paris/Bruxelles : Duculot.
- DESMET, Piet (1996). *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*. Leuven/Paris : Peeters.
- HERFELD, Catherine et LISCIANDRA, Chiara (2019). « Knowledge transfer and its contexts », *Studies in history and philosophy of science*, 77, 1-10.
- KLIPPI, Carita (2007). « La première biolinguistique ». *Histoire Epistémologie Langage. Les désordres du naturalisme*, 29/II, 17-41.
- KLIPPI, Carita (2010). *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*. Lyon: ENS Éditions.
- KLIPPI, Carita (2020). « Poetics and the life of language » IN Nefdt, Ryan ; Klippi, Carita et Karstens, Bart (éds.), *The Philosophy and Science of Language. Interdisciplinary Perspectives*, 375-407. Palgrave Macmillan.
- ORTONY, Andrew (1996 [1979]), *Metaphor and thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- RICOEUR, Paul (1975). *La métaphore vive*. Paris : Seuil.
- SÉGINGER, Gisèle (2020). « Transmission ou trahison ? La circulation triangulaire des savoirs du vivant (Michelet, Flaubert, Zola) ». *Littérature française et savoirs biologiques au XIX^e siècle : Traduction, transmission, transposition* IN Thomas Klinkert et Gisèle Séginger (éds.), Berlin/Boston : De Gruyter, 79-94.

Valentina Bisconti, Université Picardie Jules Verne, CERCLL/HTL

*Penser la diachronie des langues à travers l'humain :
le cas de la sémantique de la fin du XIX^e siècle.*

Forte des acquis de la grammaire comparée, la science du langage du dernier tiers du XIX^e siècle découvre dans la diachronie des langues un nouvel intérêt de connaissance. Or, l'étude du changement linguistique est le terrain d'une confrontation intellectuelle entre une herméneutique naturaliste et une herméneutique historiciste, dont les enjeux sont singulièrement enchevêtrés. Celles-ci engagent des conceptions différentes de la langue, ainsi que du statut et des objectifs de la science du langage. Loin d'être toujours clairement isolables, elles comportent un creux un questionnement sur la place de l'humain dans la langue.

L'historiographie linguistique (Desmet 1996, Auroux 2007, Klippi 2010) a cerné l'existence d'une « école de linguistique naturaliste » et fourni les éléments intellectuels qui la connotent. Les postulats en sont bien connus ainsi que les enjeux de « propagande médiatique » (Blanckaert 2011 : 24) : sous l'influence des sciences de la nature (biologie, zoologie, géologie, paléontologie, anatomie comparée...), les langues sont traitées et classées comme des espèces vivantes sujettes à la dégénérescence, à la pathologie, à la *concurrence vitale* (voir Littré 1863, Darmesteter [1887] 1979).

Mais qu'en est-il de la position adverse ? Reconnues et contestées très tôt par deux générations de linguistes (M. Bréal, G. Paris, V. Henry, ensuite F. de Saussure et A. Meillet), les positions organicistes rencontrent tout un éventail de positions historicistes qui valorisent, avec des arguments différents (un motif organiciste affaibli est par ailleurs parfois présent), la composante sociale du langage et envisagent les langues en tant qu'institutions, adossées à l'histoire ou à la sémiologie.

Nous interrogerons à nouveaux frais ce « patrimoine commun » (Puech 2000 : 139) de la culture linguistique moderne, resté à l'écart du naturalisme, qui trouve son expression notamment dans le programme d'une sémantique linguistique, où à côté de la recherche de la *filiation* des sens (la tyrannie de l'étymon est bien représentée par la lexicographie monolingue), on redécouvre les *raisons de l'usage* en tant que levier du changement.

Ainsi, au moment où les théories organicistes soustraient le langage à l'humain, les sémanticiens restituent le langage à l'homme, appréhendé au sein des sociétés et dans la marche de l'histoire. Par ailleurs, la strate sémantique des langues offre la possibilité de valoriser le rôle de la *volonté* et de l'*intelligence humaine* dans la lignée des thèses d'Hippolyte Taine ainsi que son savoir linguistique. Cela se traduit dans un intérêt pour les faits d'*étymologie populaire*, pour les *fausses perceptions* des locuteurs (faits de réanalyse), pour les *usages incontrôlés* qui, pour les théories de l'époque, *font sens* et indiquent de futures directions pour la langue (Sapir 1921 parlera de *drift*). « Les distinctions que fait le peuple sont les seules vraies et les seules bonnes », écrira Bréal ([1897] 2005 : 43).

Il n'en reste pas moins que la tentative de concilier l'étude de la subjectivité avec l'analyse des changements au cours de l'histoire demeure problématique. L'expérience humaine engage, d'une part, les mécanismes de la cognition, dont les tropes – dispositifs agissant dans les procédures de sémantisation (métonymie, métaphore, ...) – portent la trace, d'autre part les motivations immanentes, externes, de nature socio-historique, ce que Saussure appelle « force d'intercourse » (CLG/D : 281).

Sur fonds d'histoire des idées linguistiques et à partir d'une méthodologie d'histoire

sérielle, nous nous attacherons dans un premier temps à reconstruire les modélisations continuistes et discontinuistes, causales ou privilégiant l'aléatoire qui sont faites de la diachronie des langues et qui reposent sur une appréhension de la genèse et du changement linguistique tour à tour en termes d'*arborescence* (*branches, arbres, racines, feuilles*), de *cycles*, de *fossiles*. Nous montrerons, dans un second temps, que la découverte de l'humain à travers le changement diachronique fédère un ensemble de thèmes fortement articulés : espace, variation, socialité, nécessité, hasard. Autant de problèmes linguistiques qui contribuent à construire la mémoire disciplinaire de la science du langage au tournant du siècle.

Olivier Serge Candau, Univ. Antilles, CRREF

Créologénèse et métaphore de l'évolution. L'exemple de Salikoko Mufwene

Particulièrement vivantes dans le champ de la créolistique, les métaphores de l'évolution se retrouvent dans l'écologie du langage de Salikoko Mufwene. Supposant que le recours à l'image ne se réduit pas à une simple illustration du propos, dont elle serait le mirage, on est en droit de se demander jusqu'à quel point le recours au modèle néodarwinien s'applique à la créologénèse pour participer à la construction du raisonnement, et s'imposer comme un instrument heuristique à part entière (Robert Nicolai, 2017, paragr. 4). La métaphore de l'évolution, à laquelle la publication de *l'Origine des espèces* (Charles Darwin, 1859) offre une place de choix en posant les prémices d'un parallèle entre l'espèce animale et la typologie des dialectes, se vivifie avec les travaux d'Einar Haugen dès 1970, aux fondements de l'écologie en linguistique et dont l'apport en créolistique, même mineur, s'avère non négligeable. Le chercheur d'origine norvégienne défend une linguistique qui se préoccupe des attitudes des locuteurs envers leurs langues, autant que de l'environnement socioculturel avec lequel se jouent de nombreuses interactions susceptibles de favoriser le développement de traits linguistiques, assurant le passage des idiolectes aux sociolectes pour faire entrer la langue dans un cycle de vie (naissance et mort) sous le poids des contraintes environnementales. Montrer que la métaphore de l'évolution rend compte des dynamiques structurelles à l'œuvre dans la créolistique, tel est l'objectif de cette communication, dont le déploiement vise à répondre à cette question : qu'est-ce que la métaphore de l'évolution, selon laquelle la langue s'apparente davantage à une espèce parasitique qu'à un organisme, apporte fondamentalement à la réflexion sur les créoles, et plus précisément à leur genèse ? Nous observerons comment les métaphores associant la langue à une espèce articulent l'illustration au raisonnement, en prenant appui sur un article majeur de Salikoko Mufwene, *The ecology of language : Some evolutionary Perspectives* (2013). Ce dernier met l'accent sur la sélection et l'adaptation dans la genèse des créoles notamment lors de la constitution des « feature pools/bassins de traits », véritable réservoir auquel les locuteurs empruntent différents traits linguistiques susceptibles de se transformer à leur tour en idiolectes.

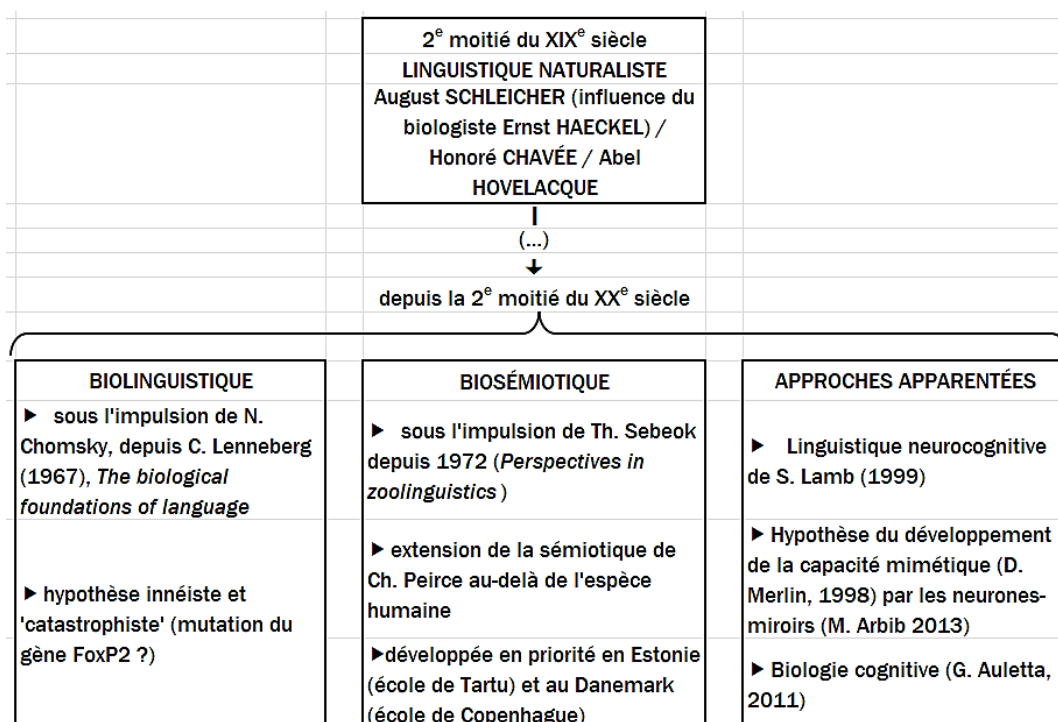
Après avoir circonscrit les contours de la créolistique au sein de l'écologie du langage, nous identifierons une modélisation de la métaphore de l'évolution dans la créologénèse, et discuterons les limites heuristiques d'une image en partie rhétorique.

Session 3 : la métaphore biologique dans les modèles explicatifs en linguistique (2)

Jacques FRANÇOIS, Université de Caen-Normandie (CRISCO EA 4255)

La place décentrée de la parole humaine dans la biosémiotique contemporaine

Tout comme l'objectif de Nicolas Copernic était de décentrer la place de la Terre dans le système solaire, et celui d'Emmanuel Kant de mettre en doute la capacité de la raison humaine à s'emparer du réel et donc de décentrer l'homme comme source de toute rationalité, l'objectif de la Biosémiotique (et celui de l'Épistémologie évolutionnaire qui lui est apparentée) est de réduire le gouffre présumé entre l'espèce humaine et les (autres) espèces animales sur le plan de la communication entre congénères. Notre place dans l'univers n'est plus centrale, la raison humaine n'est plus la mesure de toute chose et la spécificité communicative de l'espèce humaine est ébranlée, mais désormais nous le savons et cela permet d'envisager le langage et les langues dans une perspective renouvelée (cf. François 1998, 2014, 2018).



Trois héritages de la linguistique naturaliste du XIX^e siècle

Thomas Sebeok était un brillant linguiste qui a suivi les traces du logicien et sémioticien Charles S. Peirce en déplaçant le centre d'intérêt majeur des linguistes de la parole humaine vers d'autres moyens de « communication non verbale » (notamment la gestuelle et le langage corporel) avant de franchir un pas de plus en étudiant les moyens de communication des autres espèces animales (avec la zoosémiotique en 1972, puis son extension à la phytosémiotique, à la mycosémiotique et à l'endosémiotique, cf. 2001). Ce faisant, il a déplacé le focus des biosémioticiens des modes de communication des humains à ceux de l'ensemble des espèces vivantes. Cette démarche diffère absolument de celle de Chomsky et des biolinguistes qui considèrent que la propriété majeure du langage humain est la récursivité qui a permis le développement de la pensée logique, sa fonction communicative étant d'un intérêt marginal.

L'exposé examinera la position de Sebeok sur la communication non verbale (1972, 2001, cf. Cannizzaro & Cobley, 2015 pour l'évolution de sa pensée) et l'ambition de la biosémiotique de devenir une « théorie systémique » dans le sillage de la théorie générale des systèmes de L. Bertalanffy, impliquant l'engagement convergent de chercheurs d'horizons multiples. Il évoquera la capacité du langage, non seulement à s'adapter à son environnement (*Umwelt* dans la théorie du biologiste J. von Uexküll au début du XX^e siècle), mais aussi à le remodeler (cf. Tønnessen, 2015) avant d'explorer avec Filippi (2015) et Petrilli & Ponzo (2015 : 51) la question de la variété des langues actuellement parlées dans le monde vis-à-vis de la notion générale de langage, ces derniers auteurs considérant que « le dialogisme, la modélisation et la communication – qui sont caractérisés chez les êtres humains comme particuliers à l'espèce – relèvent de la *semiosis* en général dont on peut suivre la trace sous différentes formes, degrés et modalités chez tous les êtres vivants ». En conclusion, nous reviendrons à des considérations plus concrètes avec Favareau & Kull, 2015, qui évoquent les leçons que la linguistique pourrait tirer de la biosémiotique.

Serhii Wakulenko, Société Historico-Philologique de Kharkiv

Le rejet de la métaphore biologique, à quoi aboutit-il ?

L'expérience d'Esaias Tegnér le jeune (1843–1928)

et sa continuation dans la pratique définitoire postérieure

L'orientaliste suédois Esaias Tegnér, professeur à l'Université de Lund de 1879 à 1908, est principalement connu dans l'histoire de la linguistique comme l'un des co-découvreurs de la loi palatale. Son legs scientifique inclut cependant quelques essais de nature à mi-chemin entre la philosophie du langage et la linguistique générale où il formule une série d'idées qui en font un précurseur important de la science d'inspiration structuraliste (théorie des champs lexicaux, l'hypothèse de la relativité linguistique, etc.). Pour point de départ dans l'élaboration de sa propre conception du langage, il a pris, déjà en 1874, un rejet résolu de la métaphore biologique, répandue surtout dans l'Allemagne du XIX^e siècle où l'assimilation de la langue à un organisme vivant constituait l'un des lieux communs. En revanche, il a essayé d'expliquer l'essence du phénomène linguistique par le recours aux notions telles que 'manifestation', 'forme', 'pont', 'outil', 'moyen', 'organ', 'reflet', 'collection (de signes)', 'système (phonétique, linguistique)'. Il en a résulté des formules tout aussi métaphoriques dont le point commun consiste en ce que leurs éléments-clés tombent tous sous la catégorie aristotélicienne de la relation. Un regard sur les tentatives postérieures de définir la notion de langue n'ajoute à la liste de Tegnér que d'autres termes relationnels ('institution', 'méthode', 'ensemble de phrases', 'manière') qui partagent la même nature métaphorique, bien que variablement réalisée. Tout en étant rejetée par la pensée classique, la possibilité de définir les notions métaphoriquement s'est montrée susceptible non seulement d'être matérialisée en science humaines, mais aussi d'être élevée au statut de principe général. L'unique alternative viable consisterait à reconnaître le caractère essentiellement relationnel du phénomène langagier dans toutes ses acceptions et à essayer d'en fournir une explication non-contradictoire compte tenu de la multiplicité des relations entrant en jeu (subjectives, objectives, sociales, structurelles, spatiales, temporelles, etc.).

*Imaginaires cycliques et croisés.
À quoi s'oppose le vitalisme ?*

Lttr13 (Université de Liège)

Le vitalisme en linguistique, quelle qu'en soit la version, faible ou forte, c'est-à-dire simple projection métaphorique ou assomption ontologique, est un postulat de partage d'imaginaire. Car la notion de vie fait partie de ces idées régulatrices qui organisent et unifient nos connaissances sans qu'on puisse en avancer une définition satisfaisante. Ce n'est pas que nous « croyions » en la vie, ou qu'elle désignerait seulement une réalité virtuelle : le savoir est susceptible d'être fondé sur la puissance d'intelligibilité qu'elle apporte aux actions humaines, y compris aux phénomènes langagiers, et par-delà le monde humain aux comportements animaux et aux croissances végétales. Le principe conceptuel de la vie a nécessairement une portée collective, voire, pour les communautés de savants, une portée sociale.

La biolinguistique fédère des travaux contemporains en linguistique en fonction de ce principe vitaliste en dépit des divergences assez nettes qu'on constate entre les méthodes et les objectifs de recherche des uns et des autres — la méthode variationniste d'un Mufwene tranche par exemple avec le projet universaliste d'un Chomsky. Quoique les « perspectives biolinguistiques » (Larson, Deprez & Yamalido 2010) soient appelées à dessiner un domaine de spécialisation en linguistique, les chercheuses et chercheurs qui y font reconnaître leurs travaux partagent moins une façon de concevoir la linguistique qu'un espace de représentation constitutif tout à la fois de la lisibilité et de l'intelligibilité des phénomènes linguistiques à observer.

La linguistique n'est évidemment pas seule à y trouver un prétexte d'association. Le postulat vitaliste est largement répandu dans le champ des sciences humaines et sociales. Citons à cet égard la psychologie de Cournot (Segond 1911), la sociologie de Georg Simmel (Vandenbergh 2009), la philosophie vitaliste de Henri Bergson ou de Gilles Deleuze (Janvier 2010) ou encore le « tournant vitaliste » (Lafontaine 2021) que l'anthropologie a amorcé ces dernières années, notamment avec Baptiste Morizot (2020). Ces champs de recherche, différenciés selon bien des aspects épistémologiques, ont en partage un espace de représentation ou, si l'on préfère, un *imaginaire épistémique* dans et par lequel se déploient l'étude et la pensée.

On observera cependant que les sciences non humaines et non sociales, parfois rassemblées, par effet de contraste, sous l'appellation de « sciences de la nature », ne trouvent guère, quant à elles, à se fédérer autour du principe vital. Il a fallu des philosophes, surtout dans la tradition française de l'épistémologie (Canguilhem 1952), pour qualifier de « vitalistes » certains travaux en biologie. Ces philosophes opposaient ainsi leurs vues à celles d'autres philosophes (Descartes en tête) qui avaient défendu, pour les sciences et pour le savoir en général, un postulat « mécaniciste ».

Pourvu qu'on admette cet état des lieux, que notre communication tâchera d'étayer, deux questions d'épistémologie générale peuvent être soulevées, en invitant à considérer le vitalisme en regard d'autres imaginaires épistémiques.

D'une part, l'alternative du vitalisme et du mécanisme que les épistémologues posent parmi les sciences de la nature peut-elle aider à comprendre les enjeux du vitalisme en linguistique ? Les linguistes seraient-ils vitalistes aussi pour des raisons de défense contre des perspectives plus mécanicistes, lesquelles semblent par exemple plus prégnantes au sein des écoles structuralistes ou générativistes ? Comment l'imaginaire vitaliste s'articule-t-il à d'autres imaginaires dans les théories linguistiques, et pour remplir quelles fonctions ? En quoi l'épistémologie des sciences sociales peut-elle aider à comprendre la dialectique entre vitalisme et mécanisme, ou plus largement la pluralité impure des « modèles épistémologiques » (Gusdorf 1990) ?

D'autre part, Hans Blumenberg (1981) a montré que le savoir est travaillé, dès l'Antiquité, par un désir de correspondances entre la description du monde et la lecture des textes. Ces correspondances se révèlent particulièrement fructueuses dans les sciences du vivant au xx^e siècle. La métaphore du vivant comme écriture à déchiffrer et texte à lire a en effet été très importante pour le décodage du génome humain. Ainsi, dans le même temps que l'étude du langage est fédérée par un imaginaire vitaliste, l'étude du vivant fait des progrès décisifs quand elle est nourrie par un imaginaire qu'on pourrait qualifier de *philologique* : ce sont ici les Humanités qui offrent un espace de représentation et des idées régulatrices (code, texte, interprétation) à même de fonder la pratique de savoir. Cette évolution *en miroir* (plutôt qu'en parallèle) d'une science de la nature et d'une science de l'homme permet d'interroger d'une manière renouvelée les aspirations universalistes des savants.

Notre communication développera les deux questions en s'efforçant de souligner leurs points de recoupement autour de l'hypothèse directrice suivante : toute pratique de savoir s'alimente nécessairement à un substrat imaginaire qui en autorise le déploiement en même temps qu'il en cultive les porosités ; ces imaginaires épistémiques s'inscrivent dans une dynamique à la fois *cyclique* (dans la diachronie d'un même champ disciplinaire) et *croisée* (entre différentes disciplines).

Références

- BLUMENBERG H. (1981), *La lisibilité du monde*, Paris, Cerf, 2007.
- CANGUILHEM G. (1952), *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2^e éd., 1965
- GUSDORF G. (1990), « Les modèles épistémologiques dans les sciences humaines », *Bulletin de psychologie*, 397, p. 858-868.
- JANVIER A. (2010), *Vitalisme et philosophie critique*. Thèse de doctorat. Université de Liège.
- LAFONTAINE C. (2021), *Bio-objets. Les nouvelles frontières du vivant*, Paris, Seuil.
- LARSON, R.L., V. Deprez & K. Yamalido, eds. (2010), *The Evolution of Human Language: Biolinguistics Perspectives*, Cambridge University Press.
- MORIZOT, B. (2020), *Manières d'être vivant*, Arles, Actes Sud.
- SEGOND J. (1911), *Cournot et la psychologie vitaliste*, Paris, F. Alcan
- VANDENBERGHE, F. (2009), *La sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte.

Isabelle Pierozak, Université de Tours - Dynadiv

*Figures vitalistes et imaginaires en matière de langues et de leurs approches.
Une vivacité à interroger.*

Le propos développé vise à explorer un sens possible à l'abondant corpus des figures dites vitalistes en matière de langues, afin de considérer ce que cela peut signifier, au plan sociolinguistique et plus largement scientifique, en termes d'imaginaires et de positionnements épistémologiques.

Il s'agit ainsi de réfléchir au travail, notamment catégoriel, qu'opèrent les imaginaires, qu'ils soient envisagés ici comme ordinaires ou savants, au travers de ces métaphores et autres figures rhétoriques, à l'heure où s'affirme tout particulièrement la dimension écologique, en sciences humaines. Quels termes ou expressions sont mobilisés, avec quelles conséquences ; y-a-t-il par exemple des tropismes, ou au contraire des angles morts, en la matière ? Cette réflexion engage plus spécifiquement une problématisation des relations entre « imaginaire » et « science », ainsi que le domaine de la sociolinguistique francophone et son histoire. Elle sera sous-tendue également par les orientations phénoménologiques et herméneutiques, tels qu'on en trouve une déclinaison chez Ricœur entre autres.

Au fil de l'argumentaire, orienté sur le sort ainsi fait aux langues, s'en trouveront simultanément considérées :

- Méthodologiquement, les difficultés symptomatiques de l'enquête par récit de vie, dès lors qu'il est question du récit de l'appropriation de ses langues propres.
- Théoriquement, la productivité importante des figures mobilisées (en sociolinguistique notamment), que ces figures – témoignant de la très poreuse distinction entre imaginaire et logos - soient de l'ordre sémiotiquement du [« +animé »] pris ici comme hyperonyme, ou non [« -animé »]. Le choix opéré en la matière est à interroger également.
- Historiquement et épistémologiquement, la relation entre langue/s et être humain telle qu'elle est diversement pensée, cette relation pouvant être considérée comme informant l'histoire des idées en sciences du langage, et notamment en sociolinguistique.

Marie Pierrat, Univ. de Caen, Identité et Subjectivité

« *Le langage s'accomplit à travers les hommes comme pousse une plante.* » *Le langage dans l'œuvre de Mikel Dufrenne : un vitalisme poétique.*

Notre communication a vocation à se centrer sur les analyses proposées par le philosophe Mikel Dufrenne. Contemporain de Sartre et de Merleau-Ponty, son œuvre n'a pas connu le même destin puisqu'elle est pratiquement tombée dans l'oubli. Cependant, elle fait l'objet depuis quelques années d'un intérêt croissant, essentiellement motivé par l'originalité de sa philosophie de la Nature. Si le volet esthétique de l'œuvre de Dufrenne a fait l'objet de travaux, ses développements sur le langage n'ont, jusqu'alors, pas suscité le même intérêt. Or, ils proposent une conception originale du lien entre Nature et langage : c'est par l'étude de la parole poétique, considérée comme un retour du langage à son origine naturelle, qu'il en vient à développer une philosophie de la Nature. Son œuvre se nourrit du travail de linguistes dont il va mettre au jour les implications ontologiques : c'est par l'analyse de l'étude des théories de l'information, de la signification et de l'expression qu'il va définir le langage comme « une chose de la nature », donnant à ce dernier mot « le sens que lui donnaient les premiers physiciens grecs pour dire la plénitude et l'épanouissement »¹.

Le rapprochement avec un dynamisme vital a vocation à débouter les conceptions instrumentales du langage. La puissance expressive des mots est mise en lumière par ce lien avec la nature et se donne à lire de la manière la plus vive dans la parole poétique : si l'arbitraire du signe consomme la séparation du sujet et du monde, le poète ramène le langage à sa source en cherchant « à lui restituer sa spontanéité et sa force, sa naturalité, contre l'usage commun qui tend à le dénaturer en le traitant comme un outil. »². Le lien ombilical établi entre Nature et langage ne s'identifie cependant pas seulement à une position naturaliste : il s'agit d'une thèse ontologique. La Nature est saisie comme une dimension de profondeur du réel, la source ultime, puissante et féconde, remontant ainsi en amont de la distinction entre nature et culture. Si la thèse de Dufrenne présente une parenté avec le naturalisme et le vitalisme, elle invite ainsi à une compréhension renouvelée de la puissance vitale qui anime autant les phénomènes naturels que linguistiques.

Sa philosophie de la Nature s'élabore selon la parole poétique. Ce n'est donc pas la Nature qui constitue le premier terme du rapprochement avec le langage, le modèle à partir duquel il s'agirait de penser le phénomène linguistique : le dynamisme de la Nature est au contraire compris à partir de l'expressivité du langage. Cette conception du langage porte une charge ontologique forte puisqu'elle permet de saisir l'ancrage du sujet parlant au sein du monde, ancrage lui-même compris dans sa dimension vitale : « Le langage est le lien nourricier de l'homme au monde. »³.

1 *Le Poétique*, PUF, Paris, 1963 ; 1973, édition revue et augmentée, précédée de « Pour une philosophie non théologique », pages 74-75.

2 *Ibid.*

3 *Language and philosophy*, H.B Veatch, Bloomington, Indiana University Press, 1963, tapuscrit français conservé aux archives de l'IMEC, page 6.

Véronique Castellotti, Marc Debono, Emmanuelle Huver, Univ. Tours, Dynadiv
Parallèles et métaphores écologiques en DDL : quels imaginaires ?

On peut constater, ces dernières années, un intérêt croissant pour la question écologique en didactique des langues comme en sociolinguistique, intérêt qui ne fait que refléter une préoccupation légitime plus globale. En particulier, certaines approches promouvant la diversité et le plurilinguisme développent un discours et des arguments intégrant des enjeux liés à la transformation écologique et sociale. Cette préoccupation se manifeste par des parallèles, des métaphores, des analogies ou des références à l'écologie, à la nature, à la biodiversité, au « Vivant », avec une mobilisation plus ou moins appuyée ou superficielle de ce champ sémantique dans des publications, l'organisation d'événements scientifiques, la mise en réseau de chercheurs, l'élaboration de formations.

Nous pouvons grossièrement, dans un premier temps, identifier deux tendances principales de ce mouvement. La première renvoie à une conception techno-biologisante de l'humain et de sa capacité à élaborer des connaissances, s'appuyant sur des références valorisant l'interdépendance de l'homme et de son environnement dans une perspective cybernétique (Aden, 2023). Puisant dans une forme vulgarisée des recherches en neurosciences, certains de ces travaux analysent par exemple la pluralité linguistique et culturelle comme une « glossodiversité » (Dalgalian 2013). La deuxième tendance s'appuie sur une vision que l'on peut qualifier d'« humaniste », comparant la diversité linguistique à un écosystème naturel et concevant, pour la nature comme pour les langues, la pluralité comme une richesse à préserver (Agresti 2021).

Dans cette contribution exploratoire, nous étudierons quelques-unes de ces métaphores et analogies à partir d'extraits de publications et de discours académiques ancrés en didactique des langues et / ou en sociolinguistique, en nous interrogeant sur les orientations et conceptions du domaine qu'elles contribuent à configurer. Notamment, même si ces deux directions se différencient fortement du fait des références dont elles s'inspirent et qu'elles revendiquent, il nous semble qu'elles ont en commun d'une part de considérer les langues comme des « ressources naturelles » et, d'autre part, d'être fondées sur l'idée que changer les pratiques d'enseignement serait la clé pour une didactique plus « éco-responsable ».

Or, nous pensons que ce sont d'abord les imaginaires épistémologiques que traduisent ces métaphores et analogies qui sont à interroger, pour mieux comprendre en quoi elles affectent les manières dont sont pensées les langues, leur transmission, leur appropriation. Notamment, il s'agira ici d'argumenter que les références à l'écologie actuellement mobilisées s'inscrivent, plus ou moins et selon des modalités variables, dans une généalogie progressiste « adaptative », voire « solutionniste » : face à la crise écologique, les SDL (dont la DDL) cherchent des solutions avec leurs outils, démarches, imaginaires scientifiques/techniques traditionnels dits « modernes » (Latour, 2012), sans réellement les remettre en question, alors qu'ils participent d'un certain rapport à la nature (Descola 2011). En contrepoint, nous explorerons d'autres imaginaires, liés à d'autres « modes d'existence » (Latour, *ibid.*), permettant d'envisager les réceptions-appropriations des langues au filtre d'autres métaphores, correspondant davantage à un projet à notre sens écologique, c'est-à-dire remettant science et technique à leur juste place. On peut par exemple penser que les imaginaires littéraires (voir le mouvement actuel de l'écopoétique par exemple) ou plus largement artistiques constituent une source de métaphores et parallèles possibles pour penser autrement le rapport de la DDL à la question écologique. Il s'agit, *in fine*, de tenter de contrebalancer une fuite en avant solutionniste déjà prégnante en DDL, et qui nous semble également doucement se faire jour quand celle-ci commence à parler de la nature et de sa nécessaire préservation.

Daria Zalesskaya, UNIL

L'enseignement du russe en France à travers des métaphores biologiques (première moitié du XX^{ème} siècle)

La présentation de la langue russe dans les manuels de russe pour les francophones édités et élaborés en France dans la première moitié du XX^{ème} siècle est souvent accompagnée par l'utilisation des métaphores biologiques, surtout avec les réflexions sur l'évolution des différentes langues et leur place dans l'« échelle du développement ». Ainsi, par exemple, dans le manuel de russe de J. Legras (1866-1938) « qui ne s'adresse ni à des petits enfants ni à des linguistes » le russe et le français sont présentés comme des langues qui « n'ont pas de même âge ». Le russe, selon l'auteur « a peu évolué » et, de plus, a « emprunté aux langues plus évoluées de l'Europe occidentale divers éléments nouveaux chez lui ». D'autres célèbres slavistes de l'époque, comme P. Boyer (1864-1949) ou P. Pascal (1890-1983) partageaient cette idée, largement présentée dans leurs manuels.

Au centre de l'exposé se trouvera l'étude des manuels de russe pour les francophones édités et élaborés en France entre 1905 et 1954. Le russe à l'époque mentionnée étaient présentés dans les manuels comme une langue « archaïque » et « moins évolué que les langues modernes de l'Europe Occidentale ». Comme preuves les auteurs soulignent la complexité des langues slaves en général et du russe en particulier, la flexion, une autre preuve serait la présence du genre neutre. Ensuite dans presque tous les manuels, il est possible de constater la comparaison avec les langues mortes et la tendance à enseigner le russe en utilisant des textes de la littérature classique et l'ancienne orthographe.

Il est prévu de présenter les idées linguistiques de l'époque sous le prisme des métaphores biologiques largement utilisées afin de faciliter l'apprentissage du russe et d'« expliquer la nature de la langue ». L'un des objectifs consistera à tirer les liens avec la linguistique dite « académique », notamment les travaux d'A. Meillet (1866-1936).

*Métaphores et apories en dialectologie gallo-romane
et éloge de la rêverie en épistémologie.*

Jean Léo Léonard

Dipralang (EA 739), Université Paul Valéry Montpellier 3

Georges Millardet (GM) et Théobald Lalanne (TL), romanistes spécialistes du gascon, respectivement précurseur de la dialectologie générale et de la dialectométrie, ont construit des visions contradictoires – ou microcosmes épistémologiques –, qui peuvent aujourd'hui être jugées comme des apories, mais qui furent en réalité de grandes découvertes. GM comparait par exemple les changements phonétiques à une transformation chimique régulière et stratifiée, par coulées successives et sédimentations multiples, tandis que TL se représentait les Landes gasconnes, qu'il avait arpentées pour l'ALG comme un chaos linguistique, à travers l'embrouillamini des isoglosses, que ses premières tentatives d'approche quantitative ne furent pas suffisantes à résorber.

Cependant, la géolinguistique computationnelle permet désormais de montrer que les dialectes suivent une dynamique de *continuum distribué complexe*, leurs frontières évoluant dans le temps et l'espace de manière multidimensionnelle, à travers des treillis diasystémiques. GM, malgré son hypothèse initiale de distribution plus ou moins aléatoire des innovations et des rétentions structurales, finit par révéler des divisions pertinentes à valeur heuristique, de manière purement qualitative, tandis que TL, qui cherchait des "lois de dispersion dialectale" et se désespérait d'en trouver malgré ses calculs méticuleux et faisant usage de l'analyse distributionnelle, trouva sans le savoir des pistes heuristiques dans ses jeux de métaphores audacieuses.

Bien que les approches de ces deux romanistes précurseurs semblent divergentes, elles convergent dans la complexité du fait dialectal, confirmant par ailleurs l'importance de la "rêverie" en épistémologie (Bachelard). Car c'est finalement en ayant recours à un mode de pensée et d'expression analogique, par la métaphore et divers tropes, qu'ils purent transcender leurs propres apories.

Références

- ALG : J. SÉGUY, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (1954-1973, 180 pts, 6 vol., 2531 cartes).
- BACHELARD Gaston 1957. *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BACHELARD Gaston 1960. *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF.
- BACHELARD Gaston 1960. *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF.
- LALANNE Théobald 1949-52. *L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime*, Saint-Vincent-de-Paul, chez l'auteur (2 vol).
- LALANNE Théobald 1951. Une coupe dialectale : l'axe lexical Alpes-Océan (Plan du Var - Soustons), *Annales du Midi* 63 (n°14), 149-162.
- MILLARDET, Georges, 1910a, *Études de dialectologie landaise : le développement des phonèmes additionnels*, Toulouse, E. Privat.
- NERBONNE John & al. 2011, *Gabmap* - a web application for dialectology, *Dialectologia: revista electrònica*, p. 65-89.

Philippe Planchon, Université de Tours, LLL

Comment penser le "naturel" des langues naturelles au prisme de la caractérisation des langues artificielles ?

L'expression "langue naturelle" paraît contradictoire dès lors que l'on concède un caractère culturel et conventionnel aux langues humaines. Toutefois, cette expression peut prendre sens par son opposition aux langues artificielles. Si cette notion pose moins de difficulté lorsqu'il s'agit de machines artificielles (*langages informatiques*), il n'en va pas de même pour les langues construites (comme l'espéranto), que l'on appelle aussi "langues artificielles".

L'opposition entre langues naturelles et langues artificielles se révèle ici problématique à plus d'un titre. Quels que soient les critères retenus, cette opposition tend à minimiser la diversité des langues artificielles (de même que celle des langues naturelles). Une juste prise en compte de cette diversité conduit au contraire à penser cette distinction sous la forme d'un continuum (STRIA : 2015). La polarité naturel / artificiel ne peut alors prendre sens qu'en identifiant la dimension métaphorique, axiologique et polémique du terme même de *nature*.

Dans un premier temps, nous examinerons donc la polysémie du mot *nature* et de ses dérivés (*naturel, naturellement, dénaturer, naturalisme, naturalisation...*), en adoptant un point de vue énonciatif. Suivant cette perspective, le sens d'un mot n'est pas un donné qui préexiste, mais un construit phénoménologique. Nous examinerons cette variation de sens dans la lexicographie (TLFi) et en corpus (Frantext), et nous proposerons une formulation synthétique de cette variation dans le cadre de la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives d'Antoine CULIOLI. La forme schématique proposée permettra d'articuler les notions d'identité, d'altérité, d'origine et d'hétérogénéité qualitative. L'objectif sera donc d'établir un invariant, apte à rendre compte de la diversité des valeurs et usages du mot *nature* et de ses dérivés.

Dans un second temps, nous reviendrons sur l'opposition entre langues naturelles et langues artificielles, en tenant compte de ces paramètres sémantiques comme d'une grille de lecture des usages de ces métaphores biologiques fondées sur le mot *nature*. Nous procéderons ainsi à un examen des usages du terme *naturel* pour qualifier des langues humaines, par opposition à d'autres qualificatifs employés comme antonymes (*artificiel, construit, rationnel, planifié...*). Puis, nous envisagerons l'usage de l'expression *naturalisme* employée pour certaines langues construites *a posteriori* (par imitation des langues naturelles), mais aussi pour désigner une tendance interne à la langue dans le cas de l'espéranto (par opposition au *schématisme*). Enfin, nous examinerons les discours et débats internes à l'interlinguistique, visant à caractériser l'espéranto. Nous dégagerons notamment un changement de paradigme dans l'appréciation du caractère naturel ou artificiel de l'espéranto, avec une inversion de la polarité axiologique entre le 19^{ème} siècle et aujourd'hui, et un déplacement consécutif de plusieurs critères distinctifs (logique/autonomie, perfection/évolution, modernité/émergence, universel/interculturel, etc.).

Cette évolution est d'autant plus remarquable qu'elle conduit à remettre en débat de façon heuristique les critères que l'on tend à opposer à la qualification de l'espéranto comme *langue naturelle, langue vivante, langue native, langue qui évolue*. L'usage récurrent de métaphores biologiques pour les langues humaines rencontre donc ici certaines limites, qui constituent autant de moyens inattendus pour repenser la portée et la légitimité de ces métaphores, et pour replacer ces questions dans de nouvelles perspectives, en lien avec la notion même de *nature*.

Malo Morvan, Université de Tours, Dynadiv

les discours sur les filiations et la famille de la langue bretonne : une généalogie de la généalogie

Cette communication s'intéressera à la manière dont les discours savants sur la langue bretonne ont discursivement établi des relations de type "familial" entre elle et d'autres langues, ou d'autres entités. Il s'agit d'analyser comment ces discours de filiation évoluent selon la reconfiguration des contextes socio-politiques au fil des siècles.

Nous commencerons par présenter les filiations issues du contexte médiéval : alors que l'héritage des peuples et des langues se pensait alors sous la figure d'un fondateur paternel (Énée pour l'Italie, Francus / Francion pour la France), et Bretagne ce sont les figures de Brutus et de Conan Meriadec qui sont érigées comme fondatrices du peuple et de la langue bretonne, ce mythe fondateur se diffusant à partir des écrits de Geoffroy de Monmouth au XII^e siècle (Rio 2000).

Ce mode d'origination est abandonné à la Renaissance, cet abandon étant actualisé en Bretagne par les écrits de Bertrand d'Argentré. Il est alors remplacé par ce que l'on nommera le discours "celtomane" ou le "panceltisme" : développé notamment par Paul Pezron, il influencera une longue tradition de discours sur le breton, notamment le lexicographe Grégoire de Rostrenen. Ces auteurs tentent de rattacher la langue bretonne à la filiation biblique de la descendance de Noé : on sait en effet que les noms des familles de langues (sémitiques, chamiques/chamliques/chamitiques, japhétiques) sont issues du nom des 3 fils de Noé dans la Bible (Sem, Cham, Japhet). Il s'agit alors pour eux d'établir le prestige de la langue bretonne en la situant en position d'ancêtre des autres langues, modernes et anciennes.

Après la Révolution, les discours savants au sujet de la langue bretonne sont tout autres : il s'agit surtout d'insister sur sa différence envers le français. C'est alors que la catégorie de "Celtes" se trouve mobilisée ; d'une part pour instaurer une différenciation avec le français en ce qu'il permet de se différencier de ses filiations tant gauloises, romanes, que germaniques ; d'autre part pour établir un rapprochement avec un ensemble d'autres langues pratiquées sur la côte Atlantique : gallois, gaéliques d'Irlande et d'Écosse, cornique, manxois, etc. Dans ces discours nommés "interceltisme" (Chartier-Le Floch 2013) ou discours des "Celtes Atlantiques" (James 1999), les liens de parenté tournent à plein régime, les différentes langues étant désignées comme "sœurs", "cousines", etc.

Par ailleurs, le contexte révolutionnaire engendre également un investissement conservateur de la langue bretonne, décrite comme une "digue" ou un "rempart" face à l'arrivée des thèses rationalistes et républicaines qui se diffusent avec la langue française. Un réseau d'associations discursives s'établit alors entre une langue et des propriétés morales, politiques, religieuses, parmi lesquelles le vocabulaire de la filiation se trouve également mobilisé, comme dans cet adage que l'on retrouve sur la couverture de nombreux ouvrages consacrés au breton : « *Ar brezouneq hag ar feiz a zo breur ha c'hoar e Breiz* » (le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne).

Enfin, au sein des conflits du XX^e siècle mettant en concurrence un breton pratiqué oralement et quotidiennement dans les campagnes et un breton savant et écrit issu d'une nouvelle génération militante, la figure de l'"ancêtre" ou la mention du breton "appris sur les genoux de sa mère" (*war barlenn e vamm*) est régulièrement mobilisée par le premier camp pour asseoir une légitimité qui ferait défaut à la posture concurrente.

Au fil de ces opérations de "mise en famille" successives portant sur la langue bretonne, il s'agira de s'intéresser à la constance des procédés discursifs mobilisés, et de réactualiser les jeux d'intérêts qui conditionnent leur évolution dans l'histoire.

La métaphore biologique comme théorie scientifique est devenue archaïque et péjorative en sciences du langage au début du XX^e siècle (Hassler 2017), après l'essoufflement du courant linguistique naturaliste. Elle perdure toutefois de manière stéréotypée dans les discours linguistiques savants à travers le figement de certains items lexicaux. L'examen du corpus linguistique de la base Frantext permet en effet d'observer sa persistance sous une forme plus ou moins stéréotypée. D'une part des catachrèses associées à des termes récurrents créent des collocations : corps des mots et des phrases ; membre d'une phrase, d'une construction ou d'un syntagme. D'autre part le registre biologique se manifeste également par le biais de métaphores conventionnelles telles que l'organisme (/organique) de la langue ou de la grammaire ; la vie des mots, des langues, du langage. La métaphore biologique se déploie de manière plus spécifique en liaison avec la notion de phrase conçue comme métonyme de la langue. Cependant quelques cas de métaphores plus originales conduisent à s'interroger sur la persistance d'un imaginaire vitaliste y compris jusque dans les formes figées les plus anodines, et sur la signification de cette rémanence, au-delà d'un trait du style scientifique. L'examen des différents avatars de la métaphore biologique au XX^e siècle est ainsi révélatrice du spectre des modalités et des fonctions des métaphores en général dans le discours scientifique, des formes lexicales figées aux métaphores modélisatrices d'une théorie, en passant par la manifestation d'un imaginaire culturel partagé. Celle-ci est également justifiée par le fait que la métaphore biologique appliquée à la phrase subsiste à la même époque dans un autre genre de discours : si les formes figées sont tout aussi bien attestées dans la critique littéraire, cette dernière manifeste cependant une plus grande originalité et diversité métaphorique autour du même objet. La comparaison des deux types de discours permet de mettre en évidence une forme de circulation inter-discursive des idées linguistiques, et en particulier de l'imprégnation de la métaphore biologique, qui accède au statut de lieu commun dans l'imaginaire littéraire.